

Curel, François, vicomte de
L'idée pathétique et vivante

PQ
2211
C8A6
1912



LECTION DES GLANES FRANÇAISES

FRANÇOIS DE CUREL

PIDÉE PATHÉTIQUE
ET VIVANTE

*Pensées choisies
et précédées d'une introduction, par*

ÉDOUARD SCHNEIDER



E. SANSOT & C^{ie}

PARIS

Editeurs

PARIS

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

Ημερα

L'Idée Pathétique et Vivante

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
DOUZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 12
ET VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER
NUMÉROTÉS DE 13 A 32

COLLECTION DES GLANES FRANÇAISES

FRANÇOIS DE CUREL

L'Idée Pathétique et Vivante

Pensées choisies et précédées d'une introduction

PAR

EDOUARD SCHNEIDER

PARIS

E. SANSOT & C^{ie}, éditeurs

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

Tous droits réservés

PQ
2211
C8A6
1912



INTRODUCTION

Ce n'est pas chose facile que de glaner parmi l'œuvre de M. de Curel. Si l'on fait exception pour les grandes pages lyriques que j'ai groupées sous le titre de Paraboles,— et encore faudrait-il faire ici une réserve,— il apparaît que nul moins que lui ne s'est préoccupé d'écrire des morceaux destinés à satisfaire l'habituel public des théâtres. C'est que M. de Curel réalise un type d'écrivain peu soucieux des conventions extérieures. C'est aussi que ses habitudes d'esprit l'ont toujours maintenu dans cette sphère aristocratique où le théâtre réalise le caractère supérieur d'être à la fois une haute expression littéraire et une manifestation profonde de la vie.

Ceci ne veut pas dire que le style de M. de Curel manque du relief indispensable à la langue théâtrale, laquelle ne produit son effet qu'à la condition de faire flèche de tous ses mots sur l'esprit de l'auditeur. Il serait difficile de signaler une langue plus forte que la sienne. Mais la portée directe de la langue demeure chez lui solidaire d'une tenue littéraire irréprochable, et comme par ailleurs la psychologie de ses héros et la sphère de ses idées empruntent une physionomie en quelque sorte sublimée, il se trouve qu'en élevant constamment le débat et les caractères, M. de Curel parle un langage d'où l'expression vulgaire se voit naturellement bannie.

Enfin, M. de Curel domine la littérature dramatique de ce temps parce qu'il est un merveilleux créateur d'âmes. Et ce que, de ce fait, je veux retenir pour cette introduction, c'est que le souffle intense dont il anime ses personnages, loin de se ramasser en quelques rares proposi-

tions suggestives, se répand à travers le dialogue, se mêle à chaque phrase, à chaque réplique, selon la loi même de la pensée et de la vie.

Telles sont les raisons pour lesquelles il est peu facile de glaner parmi l'œuvre de M. de Curel.

*
* *

Certes, il serait tentant de parler avec quelque détail d'une œuvre théâtrale dont on peut dire qu'aucune à notre époque ne se montre autant qu'elle féconde par la qualité des âmes et des idées qu'elle nous présente. Ce à quoi l'on doit uniquement prétendre ici c'est de suggérer l'esprit de l'œuvre par les fragments qu'on en a extraits.

Afin d'en mieux indiquer les tendances et l'unité, nous avons groupé sous des rubriques diverses les passages qui nous ont paru répondre à des idées nettement caractérisées et concourant à l'expression d'un même

point de vue. Exceptons pourtant de cette observation les Aphorismes et Vérités où les propositions sont indépendantes les unes des autres et les Menus Propos que nous n'avons recueillis que parce qu'ils nous font toucher une face pittoresque et inattendue du génie de M. de Curel. Ces menus propos nous prouvent que notre auteur aurait pu, avec de la complaisance, nous donner des dialogues de la verve la plus française. Et nous en pourrions dire autant des propositions sur l'Amour.

Mais c'est dans les quatre dernières parties des glanes qu'il faut chercher les idées essentielles de M. de Curel. Alors s'accuse dans toute sa force cette pensée qui résume merveilleusement les plus nobles débats de la conscience moderne. — Il y a dans la personnalité spirituelle de M. de Curel une dualité qu'il serait précieux de distinguer tout d'abord afin d'en étudier ensuite l'unité dans un essai de recomposition. Je veux

parler du scepticisme que tant de mots révèlent et de cette disposition à fixer les mystères qui planent au-dessus de l'homme et dont témoignent tant de pensées inquiètes.

Ace que nous pourrions appeler le scepticisme de M. de Curel nous rattachons la plupart des propositions où se précisent des constatations d'ordre psychologique, d'ordre social et d'ordre moral. Nous obtenons ainsi les chapitres des Réalités Sociales et de l'Inquiétude Morale. Dans ces mêmes chapitres, çà et là, surtout dans l'avant-dernier, Dieu, la Foi, la Religion, nous rassemblons les idées où s'affirment des préoccupations de nuance métaphysique.

Ce n'est pas ici le lieu de tenter l'examen que je me borne à signaler. Que du moins il me soit permis d'indiquer que le scepticisme de M. de Curel ne présente à aucun degré les dangers que ce terme évoque spontanément dans nos esprits. Loin de manifester un caractère destructeur

et négatif, il semble au contraire qu'il ne veuille prendre résolument conscience des infirmités humaines que pour faire naître de la connaissance même de notre misère morale le geste de l'âme interrogeant le ciel, l'avenir, la destinée. Ce scepticisme est de telle nature qu'il laisse place aux instincts les plus généreux, aux croyances les plus fécondes. Scepticisme de qualité supérieure, on le voit, et qu'il ne serait pas exagéré de rapprocher à divers égards de ce que certains critiques ont nommé le scepticisme de Pascal.

Que lisons-nous dans les Réalités Sociales qui n'accuse les imperfections dont je parle? Inégalités sociales, — relations impitoyables du capital et du travail, — droits exceptionnels de ceux qui ne sauraient être jugés selon une commune mesure, — égoïsme de l'homme d'action, odieux en apparence, mais fécond, ouvrant des voies nouvelles à l'activité humaine, — faiblesses de

l'apôtre qui découvre dans son fonds les défauts habituels de l'homme, — mêlée brutale des intérêts de tout ordre, — lutte décevante par laquelle la nature se plaît à déjouer le geste du chercheur qui veut s'élever au-dessus des êtres et des choses, — puis, conséquence tragique de tant de misères, impuissance de la science des hommes à donner une réponse, une indication, un espoir à l'âme qui se débat inlassablement dans le mystère et qui cherche à l'éclaircir. Nous voici jetés dès lors par une logique naturelle dans cette Inquiétude Morale qu'une conscience supérieure ne peut éviter et dont elle tressaille douloureusement.

Et M. de Curel observe cette souffrance de telle façon qu'il en dégage une impérieuse beauté. Quelque forte que soit la volonté d'écarter ces problèmes, il ne dépend pas d'elle qu'ils ne le tourmentent pas. Devant eux, il n'y a ni grands ni petits esprits, mais uniquement des hommes qui s'inter-

rogent. Sans doute ne saurons-nous jamais rien des réalités possibles que cachent tant de mystères. Qu'importe ! C'est là que s'affirment la raison et le droit de la foi ou, tout au moins et bien souvent, le devoir d'agir comme si cette foi répondait à une réalité certaine. — On se tromperait fort à se représenter M. de Curel comme un croyant. Il faut retenir cependant l'attitude d'Albert Donnat, au terme de la Nouvelle Idole : « Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'où me vient la paix ! »

On ne s'étonnera point de rencontrer dans ces glanes certaines propositions au ton quasi-voltairien. Nous les avons tirées d'un conte philosophique intitulé le Solitaire de la Lune composé par M. de Curel avant même qu'il songeât à écrire son théâtre. Elles portent l'accent que l'écrivain se plaît parfois à donner à son scepticisme. Mais le langage ultérieur a changé. L'émotion soulève chaque

pensée et lui confère cette flamme spéciale dont s'éclairent les gestes et les paroles des âmes vraiment supérieures. Le scepticisme de M. de Curel ne serait-il pas une sorte de scepticisme idéaliste ? Ne lisons-nous pas quelque part cette pensée qu'enlever de notre société l'idée de Dieu, c'est la laisser suspendue sur l'abîme ?

Ce contre quoi proteste l'esprit de M. de Curel ce sont les imaginations grossièrement antropomorphistes. Mais, ceci posé, il serait intéressant de rechercher si, par l'impossibilité même de toute solution métaphysique, il ne laisse pas place à l'élan instinctif, éternel que nous appelons la foi. Les pensées que nous avons rassemblées permettront au lecteur attentif de formuler une réponse, nous n'en doutons pas.

Quoi qu'il en soit, à lire ces pensées, on surprend, s'élevant d'elles comme un souffle réconfortant, une voix poignante de pitié. Et un sentiment se précise dans notre esprit,

c'est que, au delà de ces mystères vers lesquels s'obstinent nos consciences, il semble impossible que nulle réalité ne réponde jamais, c'est qu'il paraît vain et irrationnel de conclure qu'il n'existe rien parce que nous ignorons toute chose.

Ces préoccupations supérieures ne pouvaient s'accommoder d'une expression médiocre. Aussi bien l'un des éléments essentiels du génie de M. de Curel consiste-t-il dans une merveilleuse adaptation de la forme à la pensée. La force de l'idée crée naturellement la puissance de la phrase. Son éloquence s'impose à nous comme une des plus belles et des plus émouvantes que le théâtre français nous ait données. Qu'on relise, pour en être assuré, les pages groupées sous le titre de Paraboles. Paraboles parce que l'idée s'y développe sous l'espèce d'images saisissantes, ineffaçables dès qu'une fois elles ont passé dans le champ de notre vision spirituelle.

Tel est l'esprit de ces glanes. Tel,

nous semble-t-il, l'esprit de l'œuvre de M. de Curel.

Il nous reste à souhaiter que le choix de ces fragments n'ait point dénaturé cette pensée, la plus haute d'envolée, la plus vaste de signification, la plus riche de vie authentique qu'ait produite notre littérature dramatique en France depuis plus d'un siècle.

ÉDOUARD SCHNEIDER.



APHORISMES ET VÉRITÉS



L'IDÉE PATHÉTIQUE ET VIVANTE

APHORISMES ET VÉRITÉS

Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près la même chose.



Les Français ont de grandes qualités, mais ce sont d'incorrigibles bavards.



Il y a un degré où le découragement tient lieu de raison.



Lorsqu'on ne peut pas être consolé soi-même, on éprouve le besoin de consoler les autres.



Le fait qu'on devrait être écrasé et qu'on réagit avec une indomptable opiniâtreté produit du bonheur.



Être consolateur ou consolé réchauffe également le cœur.



Quand on a vécu et qu'on se reporte vers le passé, comme il semble animé, et le présent morne !



C'est être méchant que d'entrevoir trop aisément le mal qu'on peut faire.



Les nuances de sentiment ne se décrivent pas... on les sent.



On apprécie mieux quelqu'un sur la qualité de ses peines que sur celle de ses plaisirs.



Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie.



Qui fait l'ange fait la bête... Un mot que Pascal se serait gardé de prononcer s'il avait prévu qu'on s'en servirait pour taxer de bêtise ceux qui

s'élèvent au-dessus de l'universelle lâcheté.



La douce chanson du rossignol n'est pas loin de la prière grâce à son inconscience même.

(Le Solitaire de la Lune.)



Lorsqu'on s'est assigné un noble but et qu'on s'accompagne d'un bel acharnement pour l'atteindre, n'importe quel chemin conduit à des résultats certains. Il faut marcher, marcher toujours, sans considérer par où l'on passe. Les examens de conscience sont débilitants. Le temps se perd en vains scrupules, et dût-on choisir une route meilleure, si l'on avait suivi la moins bonne avec plus de persévérance, on serait déjà loin.



As-tu réfléchi que le sacrifié est supérieur à celui pour lequel il se sacrifie ? Il y a une hiérarchie des âmes plus solidement fondée sur le dévouement que sur le talent.



Les vivants n'ont que la popularité ! On devient glorieux lorsqu'on n'est plus là pour le savoir !



Il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face.



Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile !



Un chef de démocratie doit pouvoir intervenir dans la discussion de sujets émouvants, tels que la recherche de la paternité, sans courir le risque d'interruptions désobligeantes.



Le plus ancien livre connu, la Bible, raconte qu'autrefois les hommes ont entrepris de construire une tour tellement haute qu'elle devait toucher les étoiles... Eh bien ! les hommes de notre époque s'efforcent d'élever une tour nouvelle, construite avec des vertus, des énergies et des courages, qui dominera dans le ciel les paradis déserts.



Que peuvent les idées élevées sur des affamés qu'une seule préoccupation tenaille : trouver la nourriture du soir.



Le sentiment de la dignité humaine suffit pour inspirer le respect de soi-même et des autres.



Plus l'effort exige d'héroïsme, moins il dure...



Les morts ont un genre de bonheur qui remplace tout. Ils ont l'indépendance absolue.



Les plaies de l'âme saignent comme les autres. — Oui, mais en dedans.



L'instinct de moralité existe indépendant de toute croyance.



On ne peut lancer à la foule que des paroles très anciennes si l'on veut trouver un écho dans son âme restée vieille comme le monde.



L'honneur de l'humanité réside dans un petit nombre d'abnégations, ridicules quand on les pèse, sublimes quand on les sent.

SUR L'AMOUR



SUR L'AMOUR

Un homme de n'importe quelle trempe est bien petit garçon quand sa dulcinée est tant soit peu fine mouche.



La magnificence des mots accompagne l'amour comme le tonnerre suit l'éclair.



Il y a un instinct qui force les amants à s'embellir... Innocemment ils se jouent l'un à l'autre la comédie de leur idéal.



Les passions des gens heureux sont sages.



Les grandes passions mangent et boivent mal.



Une femme ne peut guère s'imaginer la fièvre de savoir qui vous dévore. Pas beaucoup d'hommes non plus, d'ailleurs.



A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est son propre cœur.



L'honnêteté est un sujet que certaines femmes ne devraient aborder qu'avec une extrême réserve.



Les jurés sont remplis d'indulgence pour les crimes passionnels parce qu'ils ont tous été amoureux.



Dans la vie mentale comme dans la vie animale, la maladie s'attaque de préférence aux organismes affaiblis. Un moral affecté par une douleur profonde est mûr pour une crise morbide. Or il n'y a pas de cas pathologique mieux caractérisé que l'amour. C'est au point que dans le langage populaire, amour et folie ne font souvent qu'un.

MENUS PROPOS

MENUS PROPOS

C'est étrange, on accuse parfois les gens avec une légèreté, même quand il n'y a rien !...

— Surtout quand il n'y a rien.



C'est une bonne œuvre de remonter le moral d'une vieille fille... Nous avons une tendance à voir l'humanité en laid... pour la punir de ne nous avoir pas trouvées suffisamment jolies !



— Ah ! vous ne connaissez guère ma nièce ! Elle est de ces gens qui observent tout, les yeux levés au ciel !

— Pourtant je ne la crois pas méchante... Chaque fois qu'il m'arrive de causer avec elle, je la trouve bienveillante à l'égard de tout le monde.

— Parce qu'elle a besoin de tout le monde.



— Vois-tu, Gabrielle, l'homme qui nous respecte ne nous devient jamais indifférent. Quelquefois on le déteste, le plus souvent on lui est acquise.



— J'ai fini par employer l'éternel moyen : piquer sa jalousie. Cela n'était pas difficile. A défaut d'amour, il avait beaucoup d'amour-propre, était colère comme un dindon, très fort à l'épée...

— Charmant homme !

— Celui que nous aimons toutes.



RÉALITÉS SOCIALES

RÉALITÉS SOCIALES

CONSTATATIONS.

Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté professionnelle exigée. Riche on commande, pauvre on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette sous la machine. Mais enfin, l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit, il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme ! Par malheur, on n'a presque plus jamais affaire à lui ; il n'est qu'un prête-nom, un mannequin, esclave lui-même d'inconnus qui ont versé leur argent à un guichet ; en échange, on leur a remis des actions, c'est-à-dire de beaux papiers à vignettes. cou-

verts de signatures, mais sans cœur ni âme. Les actions, voilà désormais le véritable maître du travailleur ! Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il ? A un papier ! Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il ? Un papier !



Ce n'est pas le triomphe d'une classe sur les autres qui sauvera la société, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun.



Je dis que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin, de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres

champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon jusqu'à ce que des brancardiers le trouvent et l'achèvent pour le voler, souffre d'autres tortures, et presque toujours pour une moins belle cause, que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement suivies, conservent à la société des millions d'individus.



La révolte contre toute contrainte appartient à l'animal autant qu'à l'homme. Mon orang-outang proteste à sa façon avec non moins de véhémence que toi lorsqu'on l'enferme trop longtemps de suite. Hier soir, il poussait de tels cris que j'ai donné ordre de le lâcher un peu, et ce matin on a beau le chercher partout et mettre en évidence à l'entrée de sa

cage, les fruits qu'il aime le mieux, il persiste à rester invisible et préfère la faim, dans la cachette qu'il a choisie, à l'abondance derrière une grille... Tu ne grandis pas beaucoup à mes yeux, en poussant l'horreur de l'oppression aussi loin que mon singe.

— Votre majesté ne voit pas qu'entre son singe, et j'ajouterai, entre la majorité de ses autres sujets et moi, c'est précisément la fierté que j'éprouve à être indépendant qui creuse l'abîme. Je doute que le singe témoigne la même mauvaise humeur pour une minute volée à son libre-arbitre, que pour un mois.

— L'Europe entière tient dans cette pensée !... Et pourtant on gouverne ces peuples-là.

(La Fille Sauvage. Le roi des Amara et Paul Moncel).



Les anarchistes sont des gens pleins de bonnes intentions qui ont fait une découverte, c'est que tout marche odieusement mal dans les sociétés humaines. La propriété, pour eux,

c'est l'oppression du plus faible par le plus fort. La famille, sous des airs innocents cache les pires malpropretés. L'armée tient école de débauche. Le clergé vit d'hypocrisie et de mensonge. La magistrature, indulgente au riche, pressure impitoyablement la douleur du pauvre. Pas de milieu : voleurs ou volés, bourreaux ou victimes ! Le remède ?... Ah ! mes gailards ne sont pas en peine ! Quand tout est pourri, on ne réforme pas, on supprime : plus de propriété ! plus de mariage ! plus de religion, de police, de justice, ni d'armée ! Peut-être les choses iront-elles mieux lorsqu'elles marcheront au gré des caprices.



L'HOMME D'ACTION.

Ce n'est pas la foule qui pense, organise, invente, crée ; c'est l'homme, un homme tout seul, plus énergique et plus intelligent que l'ensemble des autres.



Etre nécessaire aux autres, avoir charge d'âmes, sentir les yeux fixés sur soi, ne pouvoir hésiter sur la conduite à tenir, ne comprends-tu pas combien toutes ces choses rendent facile de mener une belle existence ? Il y a beaucoup de chances pour qu'un homme d'action soit un homme de cœur.



Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne ! Il aura beau y mettre toute l'abnégation possible, il gardera le plus clair du profit. Une action n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise. Elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que dans un semis, dès qu'un jeune arbre dépasse les autres, fût-ce de l'épaisseur d'un fil, les autres ne le rattraperont pas. Il montera dans la lumière, voleur inconscient de soleil. Dans l'humanité il y a également des

plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, produisent des vols inconscients comme celui de la feuille qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même est redoutable ! Voilà vous ! Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité, on le saura dans quelques années ; mais que vous en ayez profité, vous, c'est certain ! J'admire votre présence d'esprit, votre aplomb ! Quel charme, quelle passion, quel don d'émouvoir ! Saprستي, oui, les discours vous ont servi !... Et pas seulement les discours ! Vos Cercles ont ceci de précieux qu'ils se recrutent dans toutes les classes. Le membre du « Jockey » y coudoie le plus humble manœuvre. Quelle foire aux idées ! Quel bazar de sentiments ! Vous y récoltez à l'aise, vous y êtes chez vous ! Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à cela, un grand maniement des hommes. Vous voilà donc éloquent, intelligent, expérimenté, en route pour la gloire,

au moyen d'une œuvre excellente ou médiocre, la question ne se pose même pas !



Il n'y a qu'une espèce d'êtres secourables, ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine.



L'APÔTRE ET L'ORATEUR

Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il ne les classe pas avec la compétence d'un vieux comédien. Il ne saisit pas au vol leurs louanges dans l'atmosphère surchauffée de la salle, pendant qu'on le croit emporté par le délire sacré. Il y a entre votre parole et celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Certes, vous êtes éloquent, mais vous l'êtes trop ! Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots, et termine par celui qui

fera le mieux flèche? Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, il n'y a besoin ni de belles phrases, ni de savants effets. Il ne faut que du cœur, un cœur déchainé ! Le vôtre est discipliné... Le regard d'un apôtre est en haut, le vôtre tombait sur nous.



L'ÉGOÏSME FÉCOND.

On a tout autant de chances d'être utile à l'humanité en travaillant pour soi-même qu'en travaillant pour le prochain. Si vous n'êtes pas dévoué par instinct, ne cherchez pas à l'être par devoir. L'égoïsme qui produit est, pour la masse laborieuse, ce que la charité qui donne est pour le pauvre.



Travaillez, créez, soyez un esprit, une force, même égoïste, pourvu qu'elle soit féconde, et la prospérité

des autres découlera de la vôtre... L'important est d'appliquer son énergie aux occupations qui la feront le mieux valoir. Nous appelons ça chercher le maximum de rendement. D'ailleurs l'égoïsme est un calomnié!



Les monstres seuls ont la force de pousser l'égoïsme jusqu'à la grandeur. Ce sont des géants parmi les imbéciles et les lâches qui forment le troupeau humain.



LES LOIS DE NATURE.

Celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, ne regarde guère à exposer celle des autres avec la sienne...



Nous ne tuons personne ! Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences, c'est la nature indomptée.



Chaque fois qu'un peuple atteint un haut degré de civilisation, il découvre les invraisemblances de sa religion et perd la foi ; mais aussitôt, il entre en décadence, les égoïsmes deviennent féroces, et tout s'effondre dans une mêlée furieuse. De là cette contradiction singulière qu'on fait de prodigieux efforts vers la vérité et qu'on ne survit pas à l'erreur. Loi fatale, que l'histoire universelle démontre.



Il n'y a que d'honnêtes gens au monde, répondent les anarchistes.

L'homme est naturellement bon : c'est l'axiome en qui la société future a mis son espoir... Ils disent : le sauvage n'est pas l'homme primitif. Ce sont précisément d'anciennes civilisations qui l'ont acheminé vers l'état lamentable où nous le voyons. — C'est un dégénéré.



L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère toutes ses idées, tous ses gestes. Artistes, orateurs, savants, philosophes, tous les audacieux de l'acte et de la pensée, inventent, combinent, réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place.



Ceux qui écrasent d'anciennes croyances brisent souvent les vases fragiles qu'elles contenaient... En détail

l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de soucis matériels, — en bloc, elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates, que renverser une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve peut s'attendre à ce que, dans l'avenir, des créatures soient tuées à cause d'elle. Faut-il, pour cela, ne pas proclamer la vérité quand nous la dégageons ?



Vivant ou mort, tu n'entreras jamais dans le cercle de lumière éternelle... Tu es sans patrie et ce sont les patries qui font les grands hommes !



Toutes les fois que la nature a besoin qu'un individu sacrifie son

bien-être aux intérêts de l'espèce, elle fait agir une beauté!... Par exemple, la beauté de la personne humaine, et alors les amants oublient, dans les bras l'un de l'autre, la paternité avec ses charges, la maternité avec ses douleurs, pour donner l'enfant à la race... Eh bien ! la gloire, elle aussi, aide, par sa beauté, à protéger l'espèce.



Il y a des hommes d'Etat, des littérateurs, des prêtres, de simples ouvriers même qui courent partout où la foule s'agite, se font les porte-voix de ses haines et de ses douleurs. Toujours je constate ceci : tous ils montent, tous ils avancent plus vite et mieux que leurs frères. Partis à leur tête, il arrivent en marchant sur leurs têtes. C'est donc une loi générale. Impossible d'aider le prochain sans le dépasser.



L'individualisme rachète sa férocité par la richesse des dons qu'il prodigue à l'humanité.



Si les nations périssent, les grandes acquisitions de leurs génies restent les matériaux éternels des sociétés futures.



PRÉSENCES RÉELLES.

Chaque fois qu'une existence impose le respect, sois sûr qu'un mirage de foi, de pitié ou de gloire en fait une longue hallucination.



L'humanité éprouve un tel besoin d'être guidée qu'elle ne renonce pas à ses grands hommes, même lorsqu'ils meurent... Avec une religion qui éter-

nise les héros, un peuple n'est jamais à court de modèles.



Si depuis des siècles l'Eglise ne faisait pas trembler les vitraux des cathédrales de ses anathèmes contre le mauvais riche, les mots te manqueraient pour faire trembler les vitres des cabarets de tes invectives contre le patron.



Il me semble que la noblesse a fait son temps. Elle n'a pas su se maintenir entre les parvenus vainqueurs et la foule qui hurle contre eux sa haine et son mépris. Avant qu'elle disparaisse, il faut que ses derniers représentants laissent la même impression de grandeur que les gigantesques fossiles qui font rêver aux âges disparus.



J'ai pris pour guides les intelligences les plus modernes, les savants les plus audacieux... Sais-tu ce qu'ils m'ont appris?... Que l'hérédité morale est un fait incontestable ; que des siècles de valeur militaire, de culture intellectuelle, de politesse raffinée, doivent produire une descendance d'élite... Que la noblesse enfin n'est pas un préjugé... Que l'aristocratie reste fatalement un conservatoire de sentiments généreux... Nous sommes les oubliés, les dédaignés, qui paient l'ingratitude en semant autour d'eux l'esprit d'abnégation.



Le drapeau!... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles... Le prêtre a son Dieu vivant, incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle. Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe... Quand vous vous êtes mis à parler du drapeau comme s'il s'agis-

sait d'une personne, j'ai frémi de la tête aux pieds... C'est une personne !

— Oui, vous avez raison, le drapeau est une personne !... Mais cette personne n'est pas la Patrie !... J'ai observé sous le feu de l'ennemi des soldats de la Légion étrangère, ou bien des gens qui vendent leur sang : des nègres, des forbans... Autour de la personne en question, leur courage s'exaspérait follement... Ils se faisaient hacher pour elle... Ce n'était cependant pas leur Patrie !

— Alors qui ?

— La gloire !

L'INQUIÉTUDE MORALE

L'INQUIÉTUDE MORALE

L'intelligence a sa logique ; l'âme aussi a la sienne, très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu et des cœurs ardents qui aiment avec héroïsme que les philosophes ont à chercher des leçons de logique.



Toute votre vie, soyez indulgent pour les pauvres. Ils sont aigris, tout ici-bas leur paraît injustice. Lorsque vous les verrez perdre patience, abuser de leurs forces, être grossiers, brutaux, haineux, rappelez-vous que

de moins misérables se sont révoltés!
Ayez pitié !



Dans cinq cents ans on saura si j'ai une âme et comment la guérir, et c'est aujourd'hui que je souffre ! Voilà donc la science ! Je sombre dans le découragement, elle m'offre le doute !... La charité d'un bon vieux curé me donnerait des forces, parce que lui-même, je le sentirais fort de sa foi et qu'on a beau ne pas croire, le voisinage d'une conviction sincère inspire confiance.



On est parqué dans une humanité qui aime et qui pleure, forcé d'aimer et de pleurer avec elle.



Lorsque tout sur terre nous abandonne, nous cherchons un appui

dans les nuages. Voilà pourquoi tant d'incrédules célèbres par leur intelligence sont morts entre les bras d'un curé.



Pourquoi un savant qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme immortelle, donnerait-il sa vie pour son prochain?



Je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu.



Chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé est allé bien loin devant elle, éclairant sa route, marchant à pas de géant. Cet isolé, qu'il soit industriel, ou penseur, ou artiste ; si nous le rencontrons,

écartons-nous de sa route, laissons-lui les coudées franches. L'homme supérieur a droit de n'être pas troublé dans sa conception ; elle est son bien, elle est sa vie. A lui de l'améliorer, de la corriger, de la rendre parfaite.



Il y a des heures dans la vie où il faut reprendre haleine devant le chemin parcouru et se demander aussi vers quoi l'on marche.



Qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le plus vulgaire, une table par exemple, sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existeront ?... Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité

tout ce qu'il effleure, serait seul voué au néant ! Allons donc ! Le néant !...

Nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand principe de la science moderne, qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté... Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit, vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité ?... Ma raison, ma raison de savant proteste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison !... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent...



A quoi bon mesurer la portée de ses actes avec une intelligence de savant, si on doit les déplorer avec une conscience de charretier ?



Notre œil est adapté aux choses lointaines, et ce qui frémit tout pro-

che du cœur, ce qui sanglote à l'oreille,
un mur nous en sépare...



La plus merveilleuse invention trouvera toujours des contradicteurs, mais que je retire de la rivière, au péril de mes jours, un enfant qui se noie ; riches et pauvres, intellectuels, ignorants, positifs et sentimentaux m'acclameront... Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique !... Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les cœurs !.. C'est le besoin de souffrir pour autrui qui froisse nos instincts et pourtant nous possède... La loi du plus fort régit les corps, soit, mais les esprits ?.. Le plus grand symbole qui ait pu s'imposer à eux, n'est-ce pas un instrument de torture : la croix ? Quelle est donc la puissance assez forte pour que les yeux du monde entier soient fixés sur elle dans un désir d'immolation?... Toute

marée dénonce au delà des nuages
un astre vainqueur, l'incessante marée
des âmes est-elle seule à palpiter vers
un ciel vide ?



L'œil implique l'existence de la
lumière, le poumon l'existence d'une
atmosphère respirable. Soyons logi-
ques : ce formidable besoin de se sur-
vivre qui émane du jeu de nos orga-
nes suppose forcément une survie.



Quand les prairies produiraient
assez de viande pour rassasier tous les
hommes, quand les usines fourni-
raient assez de drap pour les habiller
tous, quand ils seraient tous riches
et repus, à quoi bon, s'il constituent
un troupeau morne, dont ne s'élève-
rait pas un chant, dont ne se dégagé-
rait pas une joie ? Un bétail à l'en-
grais, est-ce donc un idéal d'humanité ?
Et alors je me dis qu'on peut faire
mieux que nourrir les peuples ; on

peut en être le parfum, la fleur,
l'âme !...



Je risque ma vie, parce qu'il n'y
a qu'une chose grande au monde :
mourir pour une idée... Et nous le
croyons tous... Tous ceux qui s'orien-
tent vers une lueur de beauté... le
prêtre martyrisé devant l'autel, le
soldat mitraillé sur un rempart, le
révolté collé au mur !...



Je ne crois pas en Dieu, mais je
meurs comme si je croyais en lui...
Voilà d'où me vient la paix !

DIEU, LA FOI ET LA RELIGION

DIEU, LA FOI ET LA RELIGION

Le véritable usurpateur, n'est-ce pas celui qui, après avoir permis la gloire des idoles, dévoile soudain leur néant ?



J'ai entendu dire qu'il n'est pas de supplice plus grand que d'avoir cru en Dieu et de perdre la foi...



On ne secoue jamais complètement la tyrannie du surnaturel. La foi qui fait la vaillance des saints laisse un

ferment de couardise dans les âmes qu'elle déserte.



Si tu demandais pourquoi nous sommes créés, je resterais muet, tant les motifs qu'on en donne semblent puérils. Quant à la religion, les bons esprits voient en elle un instinct aussi nécessaire à l'homme qu'à la fourmi celui d'amasser des provisions, et qu'à l'abeille celui de construire des magasins à miel. Sans religion les hommes ne tarderaient pas à s'entre-tuer. Mais la crainte d'un maître plus fort que les plus forts les adoucit au point qu'ils peuvent habiter en commun et bâtir des cités prospères. Suppose un homme vivant seul dans un astre, je crois qu'il n'aurait pas de religion parce qu'elle lui serait inutile et que rien n'existe sans motif. Par contre, si, après des siècles de piété l'âme arrivait à perdre ses inclinations mauvaises, je pense que la religion disparaîtrait comme superflue...



Le Créateur n'a pu obtenir l'hommage des créatures. En voulant n'être pas la seule intelligence, il s'est donné des rivaux. Lorsque Dieu visite les temples, il en rapporte l'amertume des rois détrônés.



Une fable ? Tu sais ce que c'est ? Du premier au dernier mot tout y est tromperie et pourtant on ne l'écoute pas sans recevoir une leçon de sagesse. Eh bien, depuis son apparition sur cette terre, l'homme se raconte à lui-même une fable sacrée qui peu à peu l'a fait très grand.



Je me disais tout à l'heure au cimetière que l'humanité n'est pas seulement l'ensemble des vivants, il faut y joindre les millions et les milliards d'êtres qui ont aimé, désiré et souffert comme nous. Les âmes sont

immortelles ! N'est-ce pas beau de penser que nous faisons partie d'une légion sublime dont les vétérans demeurent au ciel ! Entre les apôtres, les confesseurs, les martyrs, les saints, et nous, pauvres combattants inquiets et douloureux, doit régner un véritable esprit de corps. Montons-nous vers le Dieu qui a recueilli nos aînés dans son royaume ? Si oui, qu'importe que nous soyons riches ou pauvres, vigoureux ou infirmes ? Comment regarder son prochain avec mépris ou convoitise, alors qu'on se sait avec lui au dernier rang d'une troupe qui défile vers la gloire ? Ton prochain, Robert, c'est saint Louis qui était roi, saint Joseph qui était charpentier, aussi bien que ton patron dont tu te prétends l'esclave !

— Tu parles, curé !

— Je parle comme l'Eglise !



Quelquefois je débine le Paradis. J'ai peur que ce ne soit peut-être bien ennuyeux. Chanter les louanges du Seigneur en grattant des harpes et

des mandolines pendant toute l'éternité, moi qui trouve les vêpres déjà longues ! J'aimais mieux le Paradis des païens. Au moins il y avait de belles pelouses parsemées de bosquets, et les âmes des justes y causaient à l'ombre des lauriers.



Je vois l'armée du crime grossir sans cesse, les bagnes refuser du monde ; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études, au sortir de l'école athée. Devant cette armée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je constate avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale indépendante, n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule qui a besoin de craindre un Juge tout-puissant, parce qu'elle se sait assez forte pour réduire en poudre les juges d'ici-bas, avec leur cortège de soldats, de geôliers et de bourreaux. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu :

on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme.



J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être est relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison. Dans la vie est-ce elle qui nous conduit aux vérités les plus précieuses? Est-ce elle qui nous montre le bonheur dans le regard d'une femme? Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est-ce la raison qui les souffle à notre oreille? Pasteur n'était pas un savant vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi.



On ne se fait pas prêtre pour se punir ! Le sacerdoce est la plus haute vocation qu'un homme puisse avoir. Si un jour vous vous sentez appelé

vers Dieu, oh ! alors, ne résistez pas à la grâce, mais que ce soit une faveur et non un châtiment.



La religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent les peuples. Elle dit au riche : argent, intelligence, instruction, toute supériorité vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Lorsque l'ouvrier, votre frère, souffre, lorsqu'il a faim, lorsqu'il est malade, vous devez le secourir. Si vous donnez, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il vous sera payé en bonheur éternel... Elle dit au pauvre : Dieu a voulu votre infériorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté divine. Acceptez ses bienfaits, vous y avez droit, et, pour votre dette, Dieu se porte caution. Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

PARABOLES

PARABOLES

LE REPAS DU LION.

On raconte qu'au fond du désert des nuées de chacals suivent le lion pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour prendre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous ! Au crépuscule, il quitte son repaire, et parcourt les savanes, rugissant de faim, cherchant sa proie. La voici ! Alors, les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, le sol rouge de sang, d'un sang qui n'est pas toujours celui de la victime. Puis le festin royal, sous le regard attentif et respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les

chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives, et s'en réservait un maigre quartier ? Pas du tout ! le lion doux ne serait plus le lion ; à peine un caniche d'aveugle ! Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres. Le superflu du lion cruel est plus abondant que le nécessaire du lion généreux.

— Comprenez-vous maintenant ? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'homme entreprenant qui fait jaillir les sources nourricières dont le travailleur reçoit les éclaboussures.

LA GLOIRE.

J'ai connu des révoltés qui avaient pour le régiment une haine effroyable et qui ne pouvaient pas regarder le drapeau sans pâlir. L'un ne représentait donc pas l'autre... Savez-vous ce qui rend le drapeau sacré aux nègres et aux gens de sac et de corde ?... C'est qu'ils ont appris que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Que la colère et le mépris attendent ceux qui le laissent prendre... l'admiration et la louange, ceux qui le sauvent... Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux !... Ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe... Mais ils éprouvent confusément que l'élan d'un peuple entier vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les objets finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... J'ai vu, au fond de sanctuaires où se pressaient des milliers de pèlerins, des vierges de bois, deve-

nues vraiment divines à force d'avoir entendu les ardentes prières et les supplications des foules... Elles guérissaient les infirmes et convertissaient les pécheurs... Le drapeau, lui, est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté!.. C'est la gloire!...



LA FOI.

Je suis parrain d'une fillette qui s'appelle Marthe... Quant elle avait trois ans, on me l'a un jour confiée pour une promenade... J'ai entrepris de la faire monter sur une colline boisée assez haute... Ce n'était pas une mince besogne... Trois ans!... Nous n'étions pas à mi-côte qu'elle geignait déjà, demandait à rentrer, enfin devenait insupportable. J'étais au bout de mes talents de bonne d'enfants. Soudain un coucou se met à chanter sur le sommet... Aussitôt la

figure de Marthe s'éclaire : — « Ecoute le petit coucou !... » Et moi je répons : — « Il est là-haut, le petit coucou !... » Maintenant elle trépigne d'impatience. Sa menotte s'accroche à ma main pour me tirer vers la hauteur, et chaque fois que l'oiseau chante, sa figure s'épanouit : — « Nous allons voir le petit coucou !... » Et moi comme un écho : « Oui, oui, voir le petit coucou !... » Les larmes me viennent aux yeux à observer cette figure candide qui, levée vers moi, resplendit d'une confiance vieille comme l'humanité. Il me semble que j'emprunte la voix de je ne sais quel destin cruel pour lui répondre encore : « — Oui, oui, là-haut, le petit coucou !... » Tout de même, grâce à cela, Marthe s'est joyeusement hissée jusqu'au point culminant... — Au moins, en arrivant au sommet, Marthe a-t-elle aperçu le petit coucou ? — Est-ce qu'on le voit jamais ?... Il s'était envolé. On l'entendait bien bas dans la montagne.



LA VÉRITÉ.

Trouvez-vous que sans Dieu l'é-nigme du monde soit simplifiée? Moi pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh! mais tendus à se rompre! Tous les jours les tiges s'allongeaient mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait: — « Soleil,

trionpheras-tu?... » Et puis je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : — Ils n'arriveront pas ! Demain je les verrai morts sur la vase... A la fin le soleil a triomphé. Avant mon départ toutes les belles fleurs de cire s'étaient étalées sur l'eau. Devant cela je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour?... Il faut qu'il y ait un soleil !

TABLE

TABLE

	Pages
INTRODUCTION	5
APHORISMES ET VÉRITÉS.	19
SUR L'AMOUR	29
MENUS PROPOS.	35
RÉALITÉS SOCIALES	39
L'INQUIÉTUDE MORALE	59
DIEU, LA FOI ET LA RELIGION.	69
PARABOLES	79

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Les Glanes Française

*Collection de Pensées choisies
des principaux Ecrivains français*

Chaque recueil forme un élégant vol
petit in-12 couronne. Prix : 1 fr.

VOLUMES PARUS :

ALFRED CAPUS

La Vie, l'Amour, l'Argent

Choix et Notice par ARSÈNE ALEXANDRE

HENRY BATAILLE

Le Règne intérieur

Choix et Notice par DENYS AMIEL

JEAN LORRAIN

La Nostalgie de la Beauté

Choix et Notice par JEAN BOUSCATEL

ROMAIN ROLLAND

L'Humble Vie héroïque

Choix et Notice par ALPHONSE SÈCHÉ

MARCEL PRÉVOST

de l'Académie Française

Moralités féminines et françaises

Choix et Notice par ERNEST GAUBERT

En vente dans les Principales Librairies

*Envoi franco
contre mandat ou timbres français*

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2211
C8A6
1912

Curel, François, vicomte de
L'idée pathétique et
vivante

